

LE CONGO (ZAÏRE), LE RWANDA, LE BURUNDI DANS *DIALOGUES AFRICAINS* DE R. BODART ET *DES MILLE COLLINES AUX NEUF VOLCANS* DE M. GEVERS

D*I*ALOGUES AFRICAINS, *Des mille collines aux neuf volcans* : tels sont les titres des récits de voyage écrits par R. Bodart (1952) et M. Gevers (1953)¹. Ces titres suggèrent déjà d'une certaine façon, par leur pluriel, la nature morcelée de ces ouvrages qui se soucient peu de maintenir au récit son caractère linéaire. Dans ces livres bien antérieurs aux revendications en faveur de l'indépendance dans les pays concernés, on n'entend pas le cri du colonisé en colère contre le colonisateur. Néanmoins, l'effort de chacun des auteurs en vue de comprendre son nouveau milieu apparaît clairement. D'où l'intérêt qu'ils attachent à la nature et aux hommes.

Pour R. Bodart², ce nouveau milieu, c'est surtout le Congo/Zaïre. Il l'a sillonné de Matadi au Katanga (de l'Ouest à l'Est) en passant par le Kasai. L'auteur décrit l'alternance de la forêt avec la savane dans un paysage tantôt luxuriant, tantôt sec et envahi par les feux de brousse, selon qu'il s'agit de la saison des pluies ou de la saison sèche. Il décrit également la région des Grands Lacs qu'il a visitée lors de son séjour au Kivu. Il relève un certain nombre des faits sociaux et culturels caractéristiques qui constituent autant d'interrogations quant à l'avenir de la colonie. Quant à M. Gevers³, c'est plutôt la région des Grands Lacs qu'elle a découverte ; il s'agit des territoires sous mandat (le Rwanda et le Burundi) et d'une partie de la région du Kivu (Bukavu et ses environs) au Congo belge. Cet auteur décrit plus longuement que son collègue la nature ainsi que bon nombre des coutumes et traditions

¹ BODART (Roger), *Dialogues africains*. Bruxelles, Ed. des Artistes, 1952, 116 p., ill. ; GEVERS (Marie), *Des mille collines aux neuf volcans*. Paris, Stock, 1953, 231 p., ill.

² La poésie de Roger Bodart (*La route du sel, Les mains tendues, Les hommes dans la nuit, Office des ténèbres, La tapisserie de Pénélope, Forêt, Le tour*) témoigne d'une quête continue des secrets de l'âme, qui s'observe aussi dans les chroniques substantielles qu'il a rapportées de ses nombreux voyages : outre *Dialogues africains, Dialogues européens* et *Mes Amériques*.

³ La plupart des œuvres de Marie Gevers, récits, romans, essais, s'intéressent à la beauté de la Campine anversoise, à la «primitivité épique» de ses habitants, au rythme des saisons et aux traditions populaires ; notamment : *Madame*

culturelles de la région. Comme pour son collègue toutefois, tous les faits observés nourrissent une réflexion, une interrogation à propos de l'avenir de cette partie de la colonie.

Diverses raisons justifient «l'aventure africaine», le voyage de certains Belges au Congo, au Rwanda ou au Burundi : le commerce ou les affaires, une affectation dans l'administration coloniale, une mission religieuse, du tourisme exotique, une visite familiale à sa fille et une tournée de conférence pour M. Gevers ou, comme c'est le cas de R. Bodart, le reportage. Quelle que soit la motivation, il semble qu'il faille, pour se rendre ainsi en Afrique, avoir un peu rêvé le continent ou avoir pris quelque engagement envers soi-même. Ce rêve est explicite chez Bodart, tandis que le sens de l'engagement et du renoncement à soi constitue la motivation chez Gevers.

Depuis longtemps, je rêvais d'Afrique. Il y a vingt-cinq ans déjà, je voulais y aller. Ce n'était pas l'appel du voyage, du n'importe où pourvu que ce ne soit pas ici qu'entendent beaucoup d'hommes d'aujourd'hui. Non, c'était un appel plus précis, celui du Congo, d'une terre que je sentais ingrate, violente, exaltante aussi (Bodart, pp.14-15).

Le mieux est peut-être de rompre violemment nos habitudes en gagnant le pays inconnu au moyen de l'avion (Gevers, p.8).

L'appel de l'altérité semble donc être la motivation profonde du voyage en Afrique qu'entreprennent nos auteurs. Il s'agira donc d'une sorte d'aventure, caractérisée par un effort de compréhension du pays hôte, c'est-à-dire à la fois par l'acceptation du décentrement provoqué par ses différences et par une volonté de recentrement, en une vision d'ensemble, de la nature, de la société et de ses acteurs. On dirait que ces écrivains ont fait leur ce principe de Lévi-Strauss : «Il faut beaucoup de naïveté ou de mauvaise foi pour penser que les hommes choisissent leurs croyances indépendamment de leur condition», et qu'ils souscrivent à l'idée que : «loin que les systèmes politiques déterminent la forme d'existence sociale, ce sont les formes d'existence qui donnent un sens aux idéologies qui les expriment»⁴.

Ce n'est pas par hasard que ces auteurs s'intéressent au milieu paysan de l'Afrique. Déjà en Belgique, les écrits de Gevers sont qualifiés de régionalistes, tandis que Bodart n'en est pas à ses premiers «dialogues» dans le cadre de ses reportages. Tant mieux pour eux, car c'est justement cette position qui leur permet de présenter, chacun, une Afrique encore inconnue, originale, qu'ils s'efforcent de comprendre en partant de ce qu'ils ont appris de ce continent, de ses habitants et de ce qu'ils ont vécu sur le terrain, spécialement dans les grands centres et dans certaines villes de l'intérieur. Le gros de leur temps sera passé beaucoup plus à l'intérieur, ce milieu que C. Lévi-Strauss appelle l'*arrière-pays*⁵. Le monde africain découvert par Bodart et Gevers, c'est l'ar-

Orpha, La ligne de vie, Paix sur les champs. Ce gout pour la vie champêtre, intérieure et calme, se retrouve dans *Des mille collines aux neuf volcans*.

⁴ LEVI-STRAUSS (Claude), *Tristes Tropiques*. Paris, Plon, 1955, p.169.

⁵ Cf. Lévi-Strauss parle de «l'arrière-pays de Santos» comme d'une «plaine inondée [...]». Les bananeraies qui la couvrent sont du vert le plus jeune et le plus tendre qu'on puisse concevoir ; [...]. Comme partout sur cette côte, des pentes

rière-pays par opposition aux centres, c'est le monde de l'ordinaire par opposition à celui de l'élite. Avec méthode, on peut y accéder :

Pour quelqu'un qui a passé sa vie dans un jardin flamand, à 6 mètres d'altitude, et qui aboutit ainsi au centre de l'Afrique, il importe de s'aventurer avec prudence dans la connaissance du pays, du climat, des gens et de choses (Gevers, p.10).

Peu à peu, en apprenant leur langue, j'ai appris leur religion, leurs mœurs, et je me suis mis à penser comme eux. Sous le corps, j'ai découvert des âmes (Bodart, p.105).

L'arrière-pays, c'est l'antipode des centres. On y rencontre «le type parfait de l'évolué ou, si vous préférez, de l'évoluant» (Bodart, p.68), comme Servilien :

Il est d'une activité rare parmi ses frères de race. D'esprit pratique, il a vite admis la notion nouvelle si insolite, si bouleversante, importée par les Blancs : le bétail ne vaut pas seulement par le nombre des vaches possédées, mais surtout par leur rendement en lait, beurre et viande... Il sait profiter à la fois des coutumes qui lui procurent la main-d'œuvre gratuite, en échange des vaches données en fief, et profiter des temps nouveaux qui font de lui un fonctionnaire. Il aime le mot "rendement" (Gevers, p.28).

Contrairement à Servilien, les «évolués» des centres urbains se sentent coupés du reste d'une population en grande partie illettrée. Cette dernière s'estime délaissée, négligée, pendant que les évolués se sentent seuls incompris tant par les leurs que par les Européens en général. Nos auteurs vont vivre ces drames : le drame des Congolais instruits dont le milieu est fermé sur lui-même et tenu à l'écart ; le drame des milieux «extra-coutumiers» confinés dans le rôle de main-d'œuvre exploitée. Ce drame des milieux ruraux marginalisés et censés représenter encore le «cœur des ténèbres» dont parlait Conrad ⁶.

Au cœur des ténèbres

Dès la première page de son livre, Gevers présente le Rwanda-Burundi comme un territoire fort peuplé, sans ville ni village, à la terre presque épuisée par l'agriculture. Point n'est besoin de décrire la forêt. Elle est dense, ténébreuse ; et si dans ce milieu africain l'environnement présente quelques contrastes, les hommes aussi présentent certaines différences soulignées notamment par Bodart.

Il est vrai que le Noir n'existe pas. Ils sont légion. Différents les uns des autres, ne se connaissant pas, vivant non seulement à des centaines de kilomètres les uns des autres, mais aussi, si je puis dire, en des siècles différents (Bodart, pp.67-68).

abruptes ont protégé des atteintes de l'homme une forêt vierge si riche que, pour retrouver sa pareille, il faudrait aller à plusieurs milliers de kilomètres vers le nord, près du bassin amazonien» (*Tristes tropiques*, op.cit., pp.99-100).

⁶ CONRAD (Joseph), *Au cœur des ténèbres*. Préf. de J.-J. Mayoux. Paris, Flammarion, 1989, 207 p.

Loin de vouloir vérifier tel ou tel stéréotype général concernant le «Noir», nos auteurs témoignent d'une vision globale de la réalité qu'ils appréhendent et dont ils décrivent le manque d'harmonie sociale. Cette attitude non-réductionniste⁷ permet de voir en Afrique un monde à trois composantes : le milieu naturel, la société, les acteurs. Alors que certains écrivains ne prennent en considération que la partie dudit monde dont les valeurs correspondent aux leurs propres, nos auteurs cherchent à comprendre et à se faire comprendre. Ils prêchent l'intégration, la voie de l'harmonisation de la société.

Le milieu naturel

Comme l'indique Bodart, la terre africaine paraît aux yeux des Européens une terre de l'exacerbation :

Ici la terre est plus destructrice que partout ailleurs. Tout pousse plus vite, meurt plus vite. Tout est excessif, plus joyeux et plus triste. Il me semble qu'ici l'homme, blanc ou noir, vit beaucoup plus intensément qu'en Europe (Bodart, p.69).

Cependant les observations et les intérêts vis-à-vis de ladite terre varient d'un individu à l'autre. C'est ainsi que Gevers s'attache surtout au paysage, particulièrement à la forêt.

Le mot forêt exprime ici des lieux que ni film ni photos ne peuvent suggérer car ils sont faits de continuité, d'homogénéité inextricables (Gevers, p.30).

Ce milieu naturel particulièrement passionnant, il importe de le protéger si l'on veut conserver sa particularité ou même seulement sa relative fertilité. Or, ceci suppose parfois des efforts nouveaux, que les autochtones (du Rwanda, par exemple) ne sont pas nécessairement prêts à accepter, bien que leurs terres soient déjà bien dénudées et soumises à l'érosion.

Une semence étrangère, plantée par les Blancs, dans la terre des Banyarwanda, devait être néfaste à ceux-ci, car tout ce qui échappe au cycle coutumier porte malheur (Gevers, p.17).

Pourtant, les conséquences du déboisement devraient réveiller les esprits et les prédisposer à contribuer aux efforts de protection d'un environnement qui constitue la principale source de revenus en milieu rural africain. Outre les avantages économiques qu'elle offre, la forêt est un lieu de distraction et de loisirs. On devrait pouvoir la gérer d'une manière à procurer à chacun des bénéficiaires de ses multiples bienfaits la part qui lui revient. On devrait par exemple déterminer dans la forêt des zones d'habitation, des zones de culture et d'exploitation (pâturages, chasse,...) et des réserves, non-interdites toutefois. Une telle conception de la terre exige un bouleversement des coutumes, des modes d'organisation sociale, de la forme des institutions. Gevers, devant les dégâts subis par les collines du Rwanda, imagine une transformation de ces terres déboisées, au moyen de l'introduction d'espèces végétales. Mais, quoi qu'il en soit de cette nécessité écologique, les Banyarwanda ne l'entendraient pas de cette oreille.

⁷ Voir LEWONTIN (R.C.), KAMIN (J.L.) & ROSE (S.), *Not in Our Genes : Biology, Ideology and Human Nature*. Harmondsworth, 1984, 322 p.

Le Rwanda transformé tout entier en jardin merveilleux, plein d'essences rares, recherchées, précieuses, utiles... Quoi, me dit-on, employer les mille collines à toutes ces extravagances fruitières ou potagères ? En faire une forêt de chênes-lièges exploitables dans trente ans ? Et vous supprimeriez les pâturages ? Ignorez-vous donc que la vache est à la base de l'organisation sociale familiale et morale des gens d'ici ? La vache ? [...] Si vous leur ôtiez leurs troupeaux, vous ôteriez en même temps aux Banyarwanda le goût de vivre (Gevers, p.38).

Pour résoudre ce problème de la transformation du milieu naturel, il faudrait donc prendre en considération la société, inventorier ses atouts pour le changement en tenant compte des acteurs.

La société

Nos auteurs ont beaucoup parlé des Noirs qui, semble-t-il, se trouvent profondément enracinés dans le passé. Mais bien plus, c'est toute la société qui est conservatrice. C'est tout le système dans lequel l'individu est impliqué qui se caractérise par un attachement aux valeurs dites du passé, quand bien même elles sont actuellement révolues. Ce juge travaillant au Rwanda en témoigne :

Il ne saurait être question [...] de supprimer le coutumier, qui est le code civil. Si les populations cessaient d'être soutenues par les habitudes ancestrales dont elles ne songent pas à contester la nécessité, il se produirait un désarroi extrêmement dangereux pour les indigènes, tout comme pour nous. Cependant, le problème le plus ardu est posé par l'abolition du code pénal. Abolition indispensable, car ce code pénal était un tissu de supplices affreux. Il est mal remplacé par notre lente justice européenne. Le meurtrier n'est châtié que plusieurs mois après son crime. Il a alors tout oublié de son méfait. Les fils de ceux que l'on eût empalés pour vol de bétail ne parviennent pas à comprendre que la modération du châtiment actuel ne signifie pas que le Blanc approuve le vol des vaches... Nous leur appliquons pourtant deux ans de servitude pénale. La servitude pénale ? Réparer les routes. Ils s'en fichent un peu si ces deux années leur ont valu une ou plusieurs vaches ! Certes, nous ne pouvons user des peines corporelles graves et pourtant les vols des vaches multipliés risquent de détraquer tout le système coutumier (Gevers, p.105).

L'auteur fait parler le juge. Mais, en reproduisant les propos de ce dernier, l'auteur y souscrit dans une certaine mesure. C'est qu'il exprime sa propre compréhension des faits évoqués : on ne saurait pas assurer l'intégration de toute une société dans des nouvelles valeurs culturelles en mettant de côté ses valeurs de base. Mieux, ce sont les nouvelles valeurs qui devraient s'intégrer dans celles de la société autochtone. Considérant qu'il n'est ni possible ni souhaitable de faire table rase du tissu culturel existant, ces propos du juge posent justement le problème du respect de la culture d'un chacun, la question de la conservation de la biodiversité culturelle qui va de pair avec celle de la biodiversité naturelle ⁸.

⁸ Cfr ALCORN (Janis), *Conservation of Cultural and Biological Diversity : Frames of Discourse, Analysis, and Action*. Distinguished lecture delivered at the IIIth International Congress of Ethnobiology, Mexico City, November 1992, 18 p., ill.

Il est aisé de constater ici que la vision de Bodart et de Gevers rejoint le point de vue des ethnographes et des écologistes d'aujourd'hui, notamment lorsque l'on considère que les quartiers des villes africaines sont en réalité structurés comme une juxtaposition d'entités villageoises calquées sur des organisations claniques. Bien plus, à côté de la structure sociale mise au point par l'administration publique, l'État moderne pour ainsi dire, les citadins se regroupent coutumièrement en structures parallèles. On confond la modernisation du monde africain avec l'imitation du mode de vie occidental que les Noirs n'assimilent pas du tout : en dépit de certaines attitudes adoptées par snobisme, le comportement reste fortement marqué par la tradition africaine.

Quoi qu'il en soit, il y a lieu de considérer que la coutume reste le fondement inébranlable de la société africaine. Raison pour laquelle le monde rural, le village, constitue selon V.M. Toledo la base de toute action en faveur de la société africaine⁹. Il conviendrait que les personnes aimant réellement l'Afrique comprennent que l'élite devrait s'employer à s'intégrer au sein de la communauté de base, alors même que cette élite croit que la communauté n'est pas capable d'accepter sa présence. Toute la société africaine devrait briser les barrières existant en son sein et combler le fossé entre centres et arrière-pays, élite et masse pour provoquer un réel processus de développement harmonieux et l'embarquement de ce monde rural dans le train du contexte socio-économique moderne. Longtemps ballottée entre la coutume ancestrale et la culture occidentale, la société africaine semble paresseuse :

[...] il leur manque le gout du travail bien fait, si fréquent en Europe. Là est le vrai fossé qui nous sépare de ces populations si sympathiques par ailleurs (Gevers, p.108).

Pourtant, c'est une société réduite à certains de ses acteurs (l'élite), eux-mêmes à cheval entre deux cultures et incapables d'opérer tout seuls non pas même le changement qu'ils ne cessent de proclamer, mais seulement l'indispensable intégration de la grande masse dans ce processus lent et englobant d'amélioration des conditions de vie, de pensée et d'expérience... le développement.

Nous leur avons apporté cela tout cuit, comme un bon pain, prêt à être mangé, et qui sort du four... comment voulez-vous qu'ils aient la même notion que nous de la valeur du travail ? (Gevers, p.109).

Le nœud du problème est là : chaque citoyen fonctionnaire est originaire d'un village et il ne mesure pas exactement le travail à accomplir étant donné l'écart entre l'école moderne où il croit avoir été formé et les réalités locales. Dans la vie pratique, ce sont ces réalités apprises par l'école traditionnelle qui font leurs preuves. «On a échoué», s'écrie l'écrivain zaïrois Djungu Simba¹⁰. Dommage qu'il attribue l'échec à la politique ! Il serait agréable de rêver un Congo, un Rwanda, un Burundi dont la base, c'est-à-dire le milieu rural, propose à l'État central (État moderne) un modèle de société dont les membres auraient développé une certaine conscience de soi, un certain nom-

⁹ TOLEDO (Victor M.), «What is Ethnoecology ? Origins, Scope, and Implications of a rising Discipline», dans *Ethnoecologica*, vol.I, n°1, 1992, pp.5-21.

¹⁰ DJUNGU SIMBA (Charles), *On échoué*. Kinshasa, Éd. du Trottoir, 1991, 104 p.

bre de sentiments ¹¹. L'intégration de la communauté de base, l'harmonie sociale, voilà un fait incontournable dans le démarrage ou le redémarrage de l'Afrique. Un missionnaire du Rwanda comprenait déjà que sa mission était mal partie :

Nous avons baptisé trop vite, trop facilement, la religion n'est qu'extérieure, à peine une pellicule, rien dans le cœur, nous patageons ! (Gevers, p.161).

C'est généralement que «L'Afrique noire est mal partie», selon la formule, hélas devenue célèbre, de René Dumont ¹².

Les acteurs

La société africaine a besoin de ses membres pour inscrire sa ligne de conduite dans le monde moderne. Bodart, qui a dialogué avec bon nombre de Noirs, livre quelques représentations caractéristiques les concernant. Le Noir est hospitalier :

Est bien malin qui pourra lire dans le sourire d'un Noir : il est aussi indéchiffrable que le sourire d'un chinois. Peut-être signifie-t-il à la fois une réelle vertu d'accueil (le Noir est très hospitalier) et une défense : il s'enferme dans ce sourire comme dans une grande muraille (Bodart, p.48).

Le Noir est «communiant» :

Ils sont Noirs. Je suis Noire. Nous nous retrouvons. Je suis "une évoluée", comme vous dites, ce qui signifie que ce qu'ils sentent, non seulement je le sens aussi, mais je le pense. Eh bien ! Si j'ai quelque chose à faire ici, c'est cela : leur apprendre à connaître ce qu'ils sont. Je le ferai non par la parole parce que je ne connais pas leur langue, mais par la danse (Bodart, p.58).

Nous nous opposons, lui communie. Nous transformons, il participe. Nous nous forgeons un univers artificiel, monstrueux, antinaturel. Il se relie sans cesse au génie de la terre. (Bodart, p.94).

Le Noir est observateur :

Ceux-là ne voyaient dans le Noir qu'un enfant vieilli, vicieux, voleur et ivrogne. Ils oubliaient qu'eux-mêmes aimaient aussi boire, mentir, coucher... [...] Les histoires des Zamba... elles révélaient l'existence d'une sagesse cachée sous la fantaisie de l'imagination. Ces Noirs ne rêvaient pas seulement : ils observaient, concluaient (Bodart, p.84-85).

Le Noir est contemplatif :

Au fond, le Noir est plus naturellement intérieur que nous. Ce que nous appelons paresse, est gout de contemplation... (Bodart, p.93).

¹¹ Dans sa préface à *L'autodétermination paysanne en Afrique*, René Dumont soutient avec les organisations paysannes qu'il «faudrait donner la terre à ceux qui la travaillent», «mais aussi s'assurer que ceux-là vont la gérer en bons pères de famille pour leurs descendants». Il poursuit en disant que «ce point essentiel n'a pas été évoqué au colloque». Nous soulignons donc la nécessité de rendre les paysans indépendants et non de les amener à dépendre des O.N.G. (voir DESCENDRE (Daniel), *L'autodétermination paysanne en Afrique : Solidarité ou Tutelle des O.N.G. partenaires ?* Préface de R. Dumont. Paris, L'Harmattan, 1991, 317 p.).

¹² *L'Afrique noire est mal partie*. Paris, Seuil, 1962, 286 p.

Le Noir est ambigu :

Il me fallut bien constater que les Noirs avec lesquels je vivais et en qui je n'avais vu d'abord que de grands enfants imbéciles, avaient une sagesse, et je ne sais quel sens mystérieux qui les guidait, les orientait, les empêchait de s'égarer dans le dédale de cette vie à la fois très sommaire et très complexe, qu'est l'existence du primitif. [...]

J'apprenais leur langue. La chose me sembla d'abord facile. Mais, plus j'en apprenais, plus je découvrais la richesse et l'ambiguïté de cette langue. L'ambiguïté, voilà le mot... (Bodart, p.105).

Le Noir est désintéressé :

Quand dans les villages, vous questionnez les vieux, ils vous disent, s'ils ont confiance en vous, que le mal que les Blancs font, ce n'est pas d'emprisonner les Noirs ou de les obliger à travailler ; c'est de leur donner le goût du 'lupeto', de l'argent. C'est là la pourriture que nous avons introduite dans ce continent qui n'est pas paresseux, comme disent les Blancs, mais désintéressé (Bodart, p.112).

Toutes ces images tantôt positives, tantôt floues, mais jamais négatives projettent un avenir meilleur du continent.

La renaissance d'un peuple

L'Afrique vue par Roger Bodart et Marie Gevers à travers le Congo Belge et le Rwanda-Burundi apparaît comme un continent appelé à (re)définir son mode d'action à partir de l'arrière-pays en vue de sa meilleure insertion dans la société moderne. Ceci étant, les africanistes ont une tâche ardue, celle de contribuer à la renaissance d'un peuple¹³. Renaissance difficile cependant, car ses enjeux dépassent le cadre de la littérature.

MALASI NGANDU
U.I.A.

¹³ Dans sa préface à *Vie et aventures de Robinson Crusoë*, S. Soupel croit à la renaissance d'un peuple. Nous y croyons avec lui pour le cas de l'Afrique (DEFOE (Daniel), *Vie et Aventures de Robinson Crusoë*. Préface de S. Soupel. Paris, Flammarion, 1989, 371 p.).